

Vers la crise finale de la société marchande ?

Anselm JAPPE

Les Aventures de la marchandise.

Pour une nouvelle critique de la valeur

(Denoël, 298 p., 2003).

IL est des livres devant lesquels le lecteur hésite. D'accès difficile, il s'y aventure à petits pas, modestement. Convaincu de n'être pas à la hauteur, il y entre un peu par défi, un peu par curiosité, sûr d'y dériver et d'y heurter quelques récifs conceptuels. *Les Aventures de la marchandise* entre dans cette catégorie. Il faut de la constance pour y accéder... et beaucoup d'outrecuidance pour en oser la critique. On excusera par avance les limites de l'entreprise, mais son auteur n'est qu'un lecteur de base assez étranger aux fulgurances, aux pesanteurs et aux querelles marxiennes pour ne craindre aucun démenti de tel ou tel de ses spécialistes. Ici, il donnera simplement son point de vue sur un ouvrage ardu, riche et sans doute important. Pour le reste, on attendra que de plus subtils exégètes de la pensée du maître sortent de leur torpeur et troublent enfin le parfait silence qui a entouré jusqu'à présent la parution de ce livre.

Anselm Jappe, philosophe et auteur d'un essai de référence sur Guy Debord ⁽¹⁾, n'a pas commis, comme il l'indique lui-même, « un guide pour l'action », mais bien un « texte théorique ». Solide, savant et argumenté, il part de l'état du monde et y revient après avoir exploré le temps de la marchandise. Car ce livre est d'abord un voyage en capitalisme, ce moment de l'histoire où « le travail se trouve séparé des autres activités dans l'espace et le temps ».

Annonçons dès maintenant la couleur pour éviter les déceptions : on ne trouvera, dans *les Aventures de la marchandise*, aucun optimisme historique, aucune croyance non plus dans cette « prétendue dialectique de l'Histoire » qui mènerait l'humanité du « communisme primitif » jusqu'au retour au communisme. Pour son auteur, le capitalisme « doit plutôt être considéré comme une exception absolue dans l'ensemble des sociétés humaines », une « fracture radicale » avec les sociétés pré-modernes ⁽²⁾. Pour lire et comprendre une histoire qui court depuis presque un millénaire, A. Jappe ne connaît pas d'autre méthode que le retour aux « raisonnements parfois difficiles » du seul Marx qui, d'après lui, peut encore servir à comprendre intimement le fonctionnement du capitalisme et son actuelle crise, le Marx de « la critique de l'économie politique » et de « l'analyse de la marchandise ».

DEUX MARX POUR UN

Ce Marx-là – que, reprenant les termes que l'auteur du *Capital* lui-même réserva à Adam Smith, A. Jappe qualifie d'« ésotérique » – aurait, entre autres avantages sur l'autre (le Marx « exotérique »), de n'avoir pas été annexé par des adeptes trop occupés à y puiser une « théorie de la modernisation ». Ceux-là – les « marxistes traditionnels » – ne gardèrent en fin de compte de son analyse que « la notion de conflit de classe, en tant que lutte pour la répartition de l'argent, de la marchandise et de la valeur, sans plus les mettre en question en tant que tels ». Or, pour A. Jappe, c'est précisément débarrassé de ce Marx-là (l'« exotérique ») – « un représentant des Lumières qui voulait, écrit-il, perfectionner la société industrielle du travail sous la direction du prolétariat » – qu'on s'intéressera enfin à l'autre (l'« ésotérique »), encore susceptible « aujourd'hui [de] constituer la base d'une pensée capable de saisir les enjeux actuels et de retracer en même temps leurs origines les plus reculées ».

On pourra bien sûr s'étonner de cette radicale distinction – ou césure – opérée par l'auteur entre ces deux Marx, la trouver même un peu artificielle, la juger y compris commode puisqu'elle permet de prendre et de laisser à loisir, mais A. Jappe précise bien qu'il ne s'agit pas, à ses yeux, de jouer un Marx contre l'autre, mais plutôt d'« historiciser [sa] théorie » en n'y retenant que les seuls concepts critiques aptes à faire céder les illusions galopantes d'un temps orphelin.

Au risque de susciter quelques ricanements post-modernes, ce retour au Marx de la critique de la marchandise – qu'il définissait lui-même comme la « cellule marginale » de toute société moderne –,

⁽¹⁾ Anselm Jappe, *Guy Debord*, Denoël, 2000.

⁽²⁾ « Rupture totale » écrivait déjà Karl Polanyi, pour qui « séparer le travail des autres activités de la vie et le soumettre aux lois du marché, c'était anéantir toutes les formes organiques de l'existence et les remplacer par un type d'organisation différent, atomisé et individuel ». Karl Polanyi, *la Grande Transformation*, Gallimard, 1983.

A. Jappe l'estime d'autant plus nécessaire que la « crise globale du capitalisme » à laquelle nous assisterions exigerait de reprendre « la critique des fondements mêmes de la modernisation capitaliste », contenue dans Marx et négligée par ses partisans⁽³⁾ comme par ses adversaires. Elle seule, ajoute-t-il, pourrait être de quelque utilité pour saisir cette phase de « déclin du capitalisme » que traverserait aujourd'hui l'humanité.

Car, pour A. Jappe, et c'est une autre donnée de base de cet ouvrage, cette « crise globale du capitalisme » – dont la mondialisation ne serait qu'une « fuite en avant » – indiquerait sa définitive limite et, avec elle, la nullité théorique de « cette vague opposition universelle au néo-libéralisme », ce mécontentement moral sans contenu d'où toute idée de révolution est parfaitement absente. D'avantage encore : pour lui, cette crise finale n'offrirait désormais d'autre choix à ceux qui prétendent combattre ce monde que de s'y opposer complètement et de manière radicalement anticapitaliste. Non tant « par parti-pris en faveur du radicalisme et de l'utopie », précise l'auteur, mais simplement par « réalisme », parce que toute idée de réforme du système serait désormais caduque, comme il s'attachera à le prouver en explorant d'abord l'origine de ses fondements.

LA MARCHANDISE ET SON SECRET

« En dépit de tous les efforts que nous avons faits, écrit A. Jappe, notre présentation de la théorie marxienne de la valeur n'est pas aisée à lire. » Comme lecteur, on l'admettra aisément, en soulignant toutefois – et c'est son mérite – que l'auteur prend le soin de l'exposer le plus clairement possible.

Pour Marx, une marchandise ne représente rien de « naturel ». Elle est un objet, vendu ou acheté, « qui change de main contre un paiement » dépendant de sa valeur, elle-même étant déterminée par l'offre et la demande. « Dans la société marchande complètement développée, c'est-à-dire capitaliste, poursuit A. Jappe, l'argent, et donc le travail qui en est la substance, est une fin en soi. » Le mode de production capitaliste suppose « seulement » qu'on travaille, et qu'on le fasse « de façon à faire de l'argent ». Ce système, Marx ne l'aborde pas d'un point de vue moral, mais fonctionnel et, contrairement à ses épigones, sans fascination aucune pour ses performances économiques⁽⁴⁾. Au bout d'une analyse inachevée, il en démontre le caractère « hautement irrationnel », sa « folie » (*Verrücktheit*).

La « substance commune » des marchandises », leur « valeur », seul le travail la crée « en tant que pure dépense de temps ». Un temps « moyennement nécessaire » et toujours adapté au « degré de développement des forces productives » dans une société donnée. La « valeur » d'une marchandise garde donc en permanence un caractère abstrait, et le travail qui la crée revêt, lui, un « double caractère » – concret parce qu'il produit une « valeur d'usage », abstrait parce qu'il produit une « valeur d'échange ». La « forme argent », elle, « n'est qu'une simple conséquence de la forme marchandise ».

Si « l'analyse de la marchandise, prévient A. Jappe, peut paraître ennuyeuse et insignifiante », elle n'en constituait pas moins, pour le propre Marx, sa principale découverte, et d'abord parce qu'elle ouvrait sur une énigme, « le caractère fétiche de la marchandise », écrivit-il, « son secret » – un secret, ajoute A. Jappe, qui a défié la compréhension de ses épigones. « La théorie du fétichisme⁽⁵⁾, écrit A. Jappe, est le centre de toute la

⁽³⁾ Sans vouloir s'immiscer en aucune manière dans la théorique et compliquée querelle inter-marxienne, il faut tout de même noter qu'A. Jappe se révèle, tout au long de son ouvrage, extrêmement sévère avec le « marxisme critique », catégorie vague dans laquelle il range aussi bien Karl Korsch, Maximilien Rubel ou Kostas Papaioannou que Claude Lefort et Cornelius Castoriadis. Globalement, il lui reproche de s'être cantonné à la réfutation – « assurément méritoire » – de l'interprétation du « marxisme orthodoxe » sans jamais, pourtant, « se référer à la critique marxienne de la valeur et de la marchandise ». En ce sens, il soutient que les marxistes « critiques » et les marxistes « orthodoxes » tirèrent l'interprétation dans le même sens, s'en tenant strictement au « Marx exotérique ».

⁽⁴⁾ Comme le fait remarquer l'auteur dans un fort chapitre intitulé « Histoire et métaphysique de la marchandise », on pourrait, cependant, nuancer cette affirmation en se rangeant à son point de vue quand il reconnaît que « tout en étant conscient des horreurs du progrès capitaliste, [Marx] croyait en la mission civilisatrice du capital ». Sur cette question, comme sur beaucoup d'autres finalement, il apparaît que Marx fut simplement contradictoire. S'il se garda, en effet, de céder à la « mythologie progressiste » et si, comme le rappelle A. Jappe, « nulle part [chez lui], le mot "économie" ne revêt une signification positive », il reste que son analyse du mouvement des « luddites » anglais, par exemple, penchait indiscutablement du côté du progrès. Ainsi, Marx ouvrit aussi les vannes à ce « progressisme marxiste » qui s'entêta longtemps à traiter par le mépris ou à vouer aux gémonies ces révoltes contre le progrès qui, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, s'en tinrent, comme le rappelle A. Jappe, à l'idée de la « bonne vie » – celle d'avant le salariat et l'usine.

⁽⁵⁾ « La théorie du fétichisme développée dans ce livre, précise A. Jappe, doit surtout beaucoup à la revue allemande *Krisis* et en reprend bien souvent le point de vue. Nous avons nous-même participé à l'élaboration de cette approche. » *Krisis* est une revue de théorie publiée depuis 1986 à Nuremberg, initialement sous le titre *Marxistische Kritik*. Ses principaux animateurs sont Norbert Trenkle, Ernst Lohoff et, surtout, Robert Kurtz, souvent cité par A. Jappe. La publication récente en langue française du *Manifeste contre le travail* (collectif) – Editions Léo Scheer, 2002 – et de *Lire Marx*, de Robert Kurtz – La Balustrade, 2002 – ont contribué à

critique que Marx adresse aux fondements du capitalisme » parce qu'elle induit que « ce fétichisme n'est pas seulement une représentation inversée de la réalité, mais une inversion même de la réalité », assurant, dans la marchandise, l'unité des contraires – le concret et l'abstrait – et générant, par là même, « la *contradiction fondamentale* de la formation sociale capitaliste ». Le caractère fétichiste de la marchandise provient, pour A. Jappe, de sa valeur, le travail abstrait ⁽⁶⁾. Là serait « tout le secret » du capitalisme, dont parlait Marx : une abstraction qui n'aurait rien à voir avec le contenu du travail, pas davantage avec son organisation, mais qui serait une forme sociale et créerait un lien social dont la seule finalité serait l'argent et son accumulation.

POUR UNE CRITIQUE DU TRAVAIL

C'est sur la question de la critique du travail que se creuse, pour A. Jappe, la différence entre les deux Marx. L'« exotérique », celui de la vulgate et des manuels de philosophie, peut se lire empiriquement et servir de bréviaire explicatif : il apprendra des choses sur l'exploitation, le profit et la lutte des classes. L'« ésotérique », en revanche, rend plus difficile la « démarche consolatrice et lénifiante » de ses adeptes, attachés à chercher le bonheur de l'humanité dans la seule résolution de la contradiction entre travail salarié et capital. En faisant, précisément, de cette contradiction – secondaire – « un aspect dérivé de la véritable contradiction fondamentale, celle entre la valeur et la vie sociale concrète », Marx complique singulièrement le programme, puisqu'il présuppose que « tant qu'existent la valeur, la marchandise et l'argent, la société est *effectivement* gouvernée par l'auto-mouvement des choses créées par elle ». Le fétichisme de la marchandise, c'est d'abord cela : l'aliénation du pouvoir des sujets – tous les sujets – à leurs « propres créatures ».

Le principal reproche – un peu surprenant – qu'A. Jappe réserve aux marxistes – traditionnels, mais aussi, comme on l'a vu, critiques –, c'est d'être restés « au fond profondément proudhoniens », de n'avoir retenu de Marx que l'analyse de la plus-value et d'avoir critiqué « l'existence de l'argent comme fin en soi, sans vouloir mettre en doute sa base sociale, le travail comme fin en soi ». Pour eux, ajoute A. Jappe, « le travail constituait le contraire, concret et positif, de l'abstraction représentée par l'argent ». D'où, dans le camps des prolétaires comme dans celui de l'ennemi de classe, sa permanente valorisation, sa glorification même – si bien rendue par le célèbre « l'oisif ira loger ailleurs » du non moins célèbre hymne révolutionnaire. Dès lors, pour A. Jappe – et logiquement, pourrait-on dire, à partir du moment où « le travail comme fin en soi » fonde la société marchande –, il apparaît que le « mouvement ouvrier » se serait parfaitement acquitté de sa principale tâche : « assurer l'intégration des ouvriers dans la société bourgeoise ».

Sur ce point, on relèvera, chez A. Jappe, un certain schématisme qui annule pour beaucoup une démonstration non dénuée d'intérêt, par ailleurs. Il aurait sans doute gagné à « historiciser » le mouvement ouvrier – comme il « historicise » la théorie marxienne – en reflétant les débats qui le traversèrent, au moins depuis Saint-Imier ⁽⁷⁾. A vouloir tout mettre du mouvement ouvrier – confondu avec le syndicalisme – à la poubelle de l'Histoire, on risque de passer à côté du pire qu'il incarna comme du meilleur : ce mouvement auto-émancipateur, qui pratiqua aussi parfois la critique du travail – certes sur ses marges, mais tout de même. Par esprit de système, il arrive que ce schématisme entraîne A. Jappe vers quelques sommets de mauvaise foi quand, par exemple, il se surprend à constater « combien étaient superficielles les critiques que les dissidents marxistes de toutes les couleurs, ainsi que les anarchistes, ont adressées au marxisme “officiel” » et qu'il leur attribue – « aggravée » – la même « insuffisance » que leurs « adversaires ». Mesuré à la seule aune de la « critique du travail », l'apport de ces courants, à qui A. Jappe accorde du bout des lèvres sa « sympathie », est donc jugé nul et non avvenu, sans doute comme la lutte à mort qui les opposa à leurs adversaires, jamais

introduire, en France, les thèses de *Krisis*, dont l'axe principal relève de la critique de la morale du travail. Une analyse de ces thèses a récemment paru dans le numéro 10 (printemps 2003) d'*Oiseau-tempête* – reprise dans le numéro 1324 (12 au 18 juin 2003) du *Monde libertaire*. Sous le titre « Quand la montagne accouche d'une souris », Charles Reeve reproche à *Krisis*, outre « un goût prononcé pour la suffisance », de répéter, « concernant la critique du réformisme moderne », beaucoup de « ce qui a déjà été écrit » sans souvent citer ses sources et, probablement plus grave à ses yeux, d'en revenir, ce faisant, « au vieux schéma sur le rôle des intellectuels dans l'élaboration de la conscience ».

⁽⁶⁾ Dans un chapitre intitulé « Le fétichisme et l'anthropologie », l'auteur s'inscrit en faux contre un matérialisme historique – qui a ramené « les sociétés pré-modernes aux catégories modernes » – et contre l'interprétation structuraliste – qui analyse la société moderne comme variante « d'une éternelle “structure” ancrée dans l'inconscient humain ». Les travaux des anthropologues Marcel Mauss, Louis Dumont et Marshall Sahlins autour de la pratique du don dans certaines sociétés dites primitives indiquent assez clairement, pour A. Jappe, qu'avant celui de la marchandise, le fétichisme pouvait créer du lien social fort.

⁽⁷⁾ Le congrès de Saint-Imier (Suisse) fonda, en 1872, la rupture entre autoritaires et anti-autoritaires au sein du mouvement ouvrier. Lire la contribution de Marianne Enckell dans « De l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire. Actes du colloque international “ Pour un autre futur ” », Editions CNT-RP, 2001.

évoquée, pas plus que les moments révolutionnaires qu'ils animèrent et que, tout comme A. Jappe, l'histoire officielle ignore encore.

Pour lui, donc, le travail est bien cette « autre face » du capital qu'évoquait Marx, et sa critique la pierre de touche du combat contre la société marchande ⁽⁸⁾, même si, quoi qu'il lui en coûte, force lui est de constater que, là encore, Marx ne fut pas exempt d'ambiguïtés ⁽⁹⁾. On avouera tout de même que la critique du « travail en soi » – réitérative chez l'auteur – semble parfois relever de l'inversion des valeurs – dénigrement *versus* glorification – et d'un moralisme un peu réducteur, abstrait en tout cas, car privé de toute référence aux concepts de profit ou d'exploitation, pourtant récurrents dans la théorie marxienne. A trop chasser le Marx « exotérique », l'ésotérisme « jappien » n'est pas loin de devenir, alors, pure métaphysique.

DES « CRISES CYCLIQUES » A LA « CRISE FINALE »

La différence essentielle entre la société marchande et les modes de production précédents tient au fait qu'elle est « nécessairement sans limites, destructrice et autodestructrice ». Soumise à une dynamique incontrôlable et livrée à un « médium fétichiste » – l'argent – dont le seul but est sa propre augmentation, elle développe en permanence sa folle logique – « son manque de bornes » – et travaille par là même à son abolition.

La théorie de la crise demeure, pour A. Jappe, « une des parties les plus originales de l'œuvre de Marx, quoique fragmentaire et non dépourvue de contradictions ». De son analyse, on a retenu le concept de « crise cyclique » comme mode de fonctionnement d'un système où « la prospérité n'est jamais stable » et celui de « crise finale » – surtout développé dans les *Grundrisse* – devant prendre la forme d'une crise d'effondrement.

Pourtant, une des caractéristiques du marxisme d'école tient, d'après A. Jappe, au peu de cas qu'il a fait – et fait encore, pour ce qu'il en reste – de l'idée de « la limite interne, logique, du capitalisme ». En l'ignorant, il ignorait ce qu'elle supposait être : une « crise des formes mêmes (la marchandise, l'Etat, l'argent) » qu'il prétendait – ou prétend encore, quoique mollement – conquérir « démocratiquement ». Autrement dit, les marxistes feraient fi de la théorie de l'écroulement du système capitaliste « parce qu'elle [prévoit] aussi la fin du prolétariat et du travail lui-même ».

Le tort de Marx fut sans doute, écrit A. Jappe, d'avoir pris pour des crises finales les crises ponctuelles de son époque. Il aura fallu un bon siècle, ajoute-t-il, « pour atteindre le point où l'auto-contradiction inhérente au capitalisme commence à empêcher son fonctionnement et où la machine s'emballe ». Le « gigantesque gaspillage des bases naturelles de la vie » qu'il induit serait l'aspect le plus visible d'une crise finale du système dont les symptômes sont nombreux : la désindustrialisation, la diminution du travail, la suffocation progressive de la production de valeur, la fuite en avant dans le capital fictif à caractère boursier et spéculatif – « véritable moteur » du système, précise A. Jappe ⁽¹⁰⁾. Parvenu « à la fin de sa trajectoire historique », le capitalisme se fonderait désormais davantage sur l'*expulsion* que sur l'*exploitation*. Quand – élément majeur de l'actuelle crise de la valeur, d'abord provoquée par la « révolution micro-informatique » – une société dont le socle repose sur le travail n'en a plus à dispenser à ses salariés et que des humains – ou des peuples entiers – sont considérés comme inutiles pour la « logique de la valorisation », le système ne crée plus « une armée grandissante de prolétaires, mais une humanité superflue ».

⁽⁸⁾ Sur ce terrain, l'auteur accorde tout de même quelque crédit à la « théorie critique » de l'Ecole de Francfort, et davantage aux « meilleurs » écrits de l'Internationale situationniste. Comme quoi, malgré ses talents et l'apport du groupe Krisis, A. Jappe se reconnaît *in fine* une sorte de filiation...

⁽⁹⁾ Malgré la phrase de l'*Idéologie allemande* retenue par A. Jappe – « Il ne s'agit pas de rendre le travail libre, mais de le supprimer » – ou le passage cité des *Grundrisse* – « Car la richesse réelle est la force productive développée de tous les individus. Ce n'est plus alors aucunement le temps de travail, mais le temps disponible qui est la mesure de la richesse. Le temps de travail comme mesure de richesse pose la richesse comme étant elle-même fondée sur la pauvreté. »

⁽¹⁰⁾ On pourra certes reprocher à l'auteur une certaine frénésie catastrophiste dans son analyse de la crise, mais il n'en demeure pas moins que le regard qu'il porte sur les « mouvements fous » de l'argent – interprétés non comme cause, mais comme conséquence des troubles de l'économie – est assez convaincante. De la même façon, certaines considérations de Marx sur la « folie » du système capitaliste appliquées à l'analyse du monde moderne acquièrent, à n'en pas douter, un certain crédit. C'est bien de « folie » qu'il s'agit, dit A. Jappe, quand, par exemple, « la pollution atmosphérique “ vaut moins ” que les pertes qu'une limitation de la circulation infligerait à l'industrie automobile », et c'en est une car, « bien avant que tout jugement moral, la folie réside ici déjà dans le fait de mesurer deux choses complètement différentes – la santé des individus et les intérêts de l'industrie – avec le même paramètre quantitatif, et en plus abstrait, c'est-à-dire l'argent ».

Dans ce système où la politique et l'économie sont des « subsystemes complémentaires entre eux », la politique a pour principale fonction d'éviter la « guerre de tous contre tous » en instituant une médiation. L'Etat, c'est l'envers de la marchandise, son « pôle inséparable », son complément et son bras armé. Sa crise reflète, à l'identique, celle du capital. Elle détermine aussi sa mission présente : « la gestion, toujours plus répressive, de la pauvreté ». Pourtant, colportée par la nouvelle contestation « citoyenniste », l'illusion demeure qu'aucune résistance au marché ne saurait se passer d'un renforcement de l'Etat.

FAUX AMIS ET VAINS COMBATS

Alimentée de nostalgies minuscules et corrélée de ponctuelles dénonciations des horreurs dont elle se scandalise, la « nouvelle contestation » ignore obstinément – et pathétiquement – la « logique même » de la société marchande. Si « le désordre régnant se trouve à nouveau contesté », écrit A. Jappe, les mouvements « alter-mondialistes » qui incarnent cette opposition au « néo-libéralisme » – et non au système capitaliste – sont porteurs d'une telle incohérence critique que le viatique de l'activiste voyageur – cette moderne figure du militant – ne pèse, en effet, pas lourd. Quelques concepts aussi creux que ceux de « spéculation financière » ou de « travail honnête » suffisent – mixés d'anciens, comme « impérialisme » – à définir un imaginaire social où, de marche en contre-sommet, s'invente, au mieux, un impossible « capitalisme à visage humain ou écologique ».

Fondées sur la – fausse – croyance que les crises du système dérivent, non de son complet développement, mais de ses imperfections, les idées les plus répandues chez les « alter-mondialistes », estime A. Jappe, méritent d'être combattues pour ce qu'elles sont : des chimères. La principale, c'est de faire de la mondialisation néo-libérale, identifiée à tort à une phase de prospérité capitaliste accrue, « le résultat d'une espèce de conspiration préparée depuis longtemps » contre les « droits sociaux », un retour à « l'utopie noire d'un marché total ». Pour commode qu'elle soit, cette explication, en un sens assez proche d'un certain populisme, alimente de vains combats⁽¹¹⁾ et oublie l'essentiel : cette phase du capitalisme mondialisé – « la dernière », prédit A. Jappe – n'est pas le signe d'un retour en arrière, mais « plutôt le stade qui *suit* logiquement l'Etat-providence », celui où, désormais, « nous tous sommes en train de devenir “non rentables” ». En se trompant avec une telle constance sur l'analyse des fondements de la « crise structurelle » du système, les « alter-mondialistes » se font les porte-voix d'un « faux anticapitalisme » qui canalise le mécontentement. Loin de combattre le système, ils le légitiment en permanence en jouant « un pôle de l'abstraction marchande (l'Etat, le travail) pour l'opposer à l'autre (l'argent, la finance) »⁽¹²⁾. Au premier rang d'entre eux, Attac – mouvement « totalement réformiste », estime A. Jappe – a pris le relais d'une social-démocratie ralliée au camp libéral et, comme elle, ses porte-parole sont désormais des candidats déclarés à « la gestion de l'existant – ce qui signifiera en pratique de participer à l'administration de l'urgence continue et de la répression ».

Au rayon des « faux amis », A. Jappe ne semble avoir que l'embarras du choix. Ainsi, quoique plus modérément, il s'en prend également à la mouvance incarnée en France par le Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales (MAUSS) et, sur un plan plus politique, par André Gorz. Le principal reproche que leur adresse A. Jappe, c'est de comprendre qu'aucun lien social direct n'est compatible avec le marché, mais d'en accepter la complémentarité avec le don et de refuser la moindre remise en cause de l'Etat. Pour A. Jappe, ces « théories bien intentionnées » séduisent déjà certains économistes et risquent fort, finalement, de servir d'outils de gestion de « la nouvelle pauvreté causée par le rétrécissement du marché du travail ». Enfin, sur un autre plan, A. Jappe fourbit ses armes contre « la dernière mascarade du marxisme traditionnel » inventée par Toni Negri et Michael Hardt, resucée, sous des prétentions modernistes, de « l'opéraïsme italien des années soixante-dix »⁽¹³⁾.

UNE CONCLUSION SANS FIN...

Reste que la critique – même brillante et acérée – des « faux amis » ne saurait suffire et que, *in fine*, il faut bien se situer dans le camp de la résistance en avançant quelques pistes. Et là – dommage – la démonstration

⁽¹¹⁾ Sur ce point, A. Jappe établit un parallèle un peu hardi entre les dérives antisémites que pourraient jouer la permanente dénonciation, par les « alter-mondialistes », de la « finance parasitaire qui [accablerait] une économie capitaliste autrement en bonne santé » et « le rôle central que cette démagogie a joué dans le nazisme ».

⁽¹²⁾ Pierre Bourdieu, écrit A. Jappe, a beaucoup fait pour que cette absurde illusion étatiste demeure. Dans la sphère de ses affidés, l'Etat est toujours la main gauche du Seigneur.

⁽¹³⁾ On lira, sur ce sujet, l'étude de Claudio Albertani publiée dans ce même numéro.

d'A. Jappe semble faible. S'il faut sûrement, comme il l'indique, « rompre, aussi sur le plan personnel, avec toutes les valeurs imposées par la société marchande, les exigences créées par l'argent, la valorisation du travail, les joies promises par la marchandise et le culte du succès et de l'efficacité », il n'est pas certain que le fait « de renoncer à porter des vêtements de marque » soit suffisant pour se différencier, autrement que symboliquement, des « gestionnaires de l'existant ». Il n'est pas davantage évident que la seule perspective que, d'une catastrophe annoncée – ou prédite –, puisse naître un « vide » pouvant permettre « aussi l'émergence d'une autre vie sociale », soit assez enthousiasmante pour mobiliser des forces authentiquement anti-capitalistes. Car si, comme lui, on peut effectivement penser que, quand la barbarie n'est pas loin, « de simples luttes défensives » n'ont quelque chance de succès qu'« en se posant dans la perspective de dépasser le système entier », il n'en demeure pas moins que la seule ré-appropriation de l'aristotélicienne idée de la « bonne vie » ne saurait suffire à s'inventer de vrais combats. Autres que conceptuels s'entend...

Freddy Gomez